

# LA VIE PARISIENNE



G. L'Éclair

*Les Feuilles Indiscrettes*

Rédaction Administration et Publicité : 20, rue Tranchet, Paris



# LA VIE PARISIENNE

Paraît tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

REDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8<sup>e</sup>) ; Téléphone Outenberg 48-59

## ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;

Trois Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 franc

Trois Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1<sup>er</sup> de chaque mois.

**GOUTTES DES COLONIES**

**DE CHANDRON**

CONTRE

**MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérine**

**PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN**

DANS TOUTES LES PHARMACIES.  
VENTE EN GROS : 8, R<sup>ue</sup> Vivienne, Paris.

**SECRET de BEAUTÉ**

**GERMANDRÉE**

*D'un idéal Parfum. Adhérence absolue*



EN  
POUDRE  
EN  
CRÈME  
ET SUR  
FEUILLES

**MIGNOT-BOUCHER**  
Parfumeur - 19 r. Vivienne, Paris

**OMNIA-PATHÉ** A côté des Variétés

5, Boulevard Montmartre, 5

**LE PLUS BEAU CINÉMA DE PARIS**

*La Projection la plus parfaite*

FAUTEUIL, 1 fr. ; RÉSERVE, 2 fr. ; LOGES, 3 fr. (esc. spécial)

Ouvert sans interruption de 2 h. à 11 h.

**BIJOUX N'ACHETEZ PAS ACHAT**  
Sans consulter  
GESSELEF, 20, rue Daunou. Tél. Central 94-09.

**SOUS BOIS** PARFUM GODET

## MAISONS CHOISIES

2 fr. la ligne (50 lettres, chiffres ou espaces).

### RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS

**POLICE PARISIENNE**, 124, r. Rivoli, IMBERT Dir. Ex-insp. attaché au Cabinet du Préfet de Police. Recherches det. natures. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets. Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vois. Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Etranger. Discr. absolue.

**POLICE PRIVÉE**, 37, boul. Malesherbes, Paris. 20<sup>e</sup> année, recherches, enquêtes, surveillances, mariages, santé, antécédents, moralité, prodigues, etc., etc. DIVORCES. E. VILLIOD, Directeur, reçoit de 9 heures à midi et de 2 heures à 6 heures. Téléphone Central 85-81.

### AUTOS (Leçons, Achat, Vente, Echange.)

**AUTOS rapides 1915** pr tous voyages. Leçons sur autos modernes. Autos Roy, 46, boul. Magenta. T. Nord 66-23.

### DIVERS

**M<sup>me</sup> MEY**, 5, rue Guersant. Cartes, tarots. Consultations tous les jours. Dimanches et fêtes.

**GABRIELLE**, 5, avenue Mac-Mahon, spirite, guidera avenir, évitera décep. de la vie par ses conseils. 2 à 7 h.

**MYSTÈRES DE L'ÉCRITURE** sur tapis astral, etc., dep. 2 fr. Tous les jours, dim. et fêtes, de 2 à 7 h. ou écrire. M<sup>me</sup> IXE, 28, rue Vauquelin, Paris (5<sup>e</sup>).

**ROBES, MANTEAUX**, Tailleurs modèles grande couture, réparat. et à façon. Prix modér. FRANCINE, 36, r. Monge.

**MODES, DERNIÈRE CRÉATION**. Prix de guerre. ANDRÉE, ex-première gr. maison, 32, rue Vignon.

**MARC café**, sommeil dep. 3 fr., tarots, cons. dep. 1 fr. M<sup>me</sup> ADAM, 78, r. du Château-d'Eau. Reçoit ts l. jours.

**ANDREA**, cartomancienne, 77, boulevard Magenta, Paris, depuis 33 ans même adresse. Ne pas confondre.

**CORSETS LADIV**, 11, r. Caumartin. Extra-léger, forme d'après l'anatomie. Prix très modéré.

**BIBLIO**, r. Vivienne, 12, achète livres et gravures  
Envoie franco sur demande son dernier Catalogue.

**Lampe Electrique "ETAT-MAJOR"** MARQUE DÉPOSÉE  
Spéciale pour l'Armée. Pinceau lumin. 100 mèt. Eclairage interm. 30 h.  
Rue Hermel, 42, Paris (18<sup>e</sup>). — CATALOGUE ILLUSTRÉ FRANCO.

**La Photographie** *Reutlinger* **d'Art**

21, boulevard Montmartre, Paris

Accorde 50 %  
sur son tarif  
pendant la guerre.

## ESTAMPES

Catalogue spécial illustré  
d'Estampes galantes en couleurs  
de : RAPHAEL KIRCHNER, FABIANO,  
MANEL FELIU, LÉONNEC, WEGENER,  
NAM, LEO FONTAN, etc. Franco, 0 fr. 50.

Catalogue spécial illustré d'estampes  
sur la Guerre 1914-1915. Fco 0 fr. 50.  
**LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE**, 68, Chaussée d'Antin, PARIS

### "LES PÉCHÉS CAPITAUX"

Pochette de 7 cartes postales en couleurs, d'un art exquis, par RAPHAEL KIRCHNER.

Franco par poste, 1 fr. 50 ; Etranger, 2 fr.

### "DE PARIS A CYTHÈRE"

Pochette de 7 cartes postales de Raphaël KIRCHNER

Franco par poste, 1 fr. 50 ; Etranger, 2 fr.

Les 2 séries, franco, 3 fr. ; Etranger, 3 fr. 50.

### "L'HEURE DU PÉCHÉ"

Roman parisien, d'Antonin RESCHAL.

Enorme succès. 27<sup>e</sup> mille. Franco : 3 fr. 50.

**BISCUITS** et ts produits pr soldats et prisonniers. Catalog. fco. E. Poincet, 46, bd Magenta.

**BIJOUX** Plus haut Cours **ACHAT**  
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris

ÉTÉ 1915

**MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS PRÉVOST**



**CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST et CAFÉS**

**39, Boulevard Bonne-Nouvelle**  
*Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX*

Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque

Contre les

**RHUMES, TOUX BRONCHITES, GRIPPE CATARRHES, ASTHME**

Maux de Gorge

**Gouttes Livoniennes**

de **TROUETTE-PERRET**

FLACON : 2<sup>fr</sup> 50 toutes Pharmacies et 15, Rue des Immeubles-Industriels.

**MARTINI**

Vermouth de Turin

**LE MEILLEUR**



## ON DIT... ON DIT...

**Déplacement et villégiature.**

Paris va perdre Anatole France!

Le maître possède, pourtant villa Saïd, le home le plus séduisant, le plus précieux qui soit, avec des collections et des livres admirables — et quelques bien jolies statuettes, surtout!...

Mais l'auteur narquois de « *l'Orme du Mail* » n'aime plus Paris. On ne sait pas pourquoi et il se garde bien de le dire, mais il est brouillé avec la Ville-Lumière.

Il a voulu s'installer à Versailles. Il y fit emplette, à des conditions, dit-on, peu avantageuses, d'une austère et silencieuse maison avec lourdes portes et murs épais. Cela fut superbe pendant quelques mois. Puis Anatole France, soudain, se dégoûta aussi de Versailles...

— Versailles, dit-il, ça me rappelle trop de mauvais sonnets! Ayant quitté Paris, ne voulant plus de Versailles, où allait-il habiter?

Il hésita. Il voyagea. Il chercha.

Pour le moment, il prétend qu'il a trouvé.

Il s'est installé à la Béchellerie-Saint-Cyr, dans la douce et quiète Touraine.

Sa maison, comme celle du sage, y est simple mais souriante.

Coiffé de sa calotte, il se promène à petits pas dans le village, converse avec les bonnes gens, leur donne de l'espoir et du courage — et aussi bien des secours.

**Le modèle des Secrétaires.**

L'excellent M. Dec.ri, secrétaire général de la Présidence de la République, était très pondéré et très méthodique. Parmi ses habitudes il en était une qu'il convient de citer en exemple : il répondait par retour du courrier à toutes les lettres qu'il recevait, et il en recevait des quantités!

Un jour, — un de nos amis se trouvait dans son cabinet — il était midi et demi : un domestique vint prévenir que « Monsieur était servi ».

— Une minute! s'écria le secrétaire général; j'ai encore une trentaine de lettres à écrire.

Et le lendemain, M. Dec.ri nous avouait que pour ne pas laisser ces lettres sans réponses, il avait déjeuné à deux heures et demie.

**Le décime additionnel.**

Les restaurateurs, de certaines villes du midi, viennent de s'aviser d'une innovation que nous ne pouvons que recommander à leurs collègues parisiens. Ils majorent toutes les additions de dix centimes et cette somme minime sert à distribuer des repas chauds aux élèves pauvres des écoles de la ville.

Cette obole est naturellement facultative, mais peu de gens la refusent et cela permet de secourir bien des malheureux.

**Éloquence parlementaire.**

Voici quelques perles recueillies au cours des récentes séances de la Chambre :

M. PUGLIESI CONTI. — Tâchez donc d'allumer votre chandelle au souffle de la victoire!

Du MÊME. — Le soir tombe comme une pluie sombre.

M. PUECH. — Si j'interromps, c'est avec une phrase...

M. F. FOURNIER. — Tout cela, voyez-vous, c'est du fond d'artichaut!

M. DALBIEZ. — Ils retournèrent, pour mieux réfléchir, leur cerveau sur eux-mêmes.

Du MÊME. — Leur conviction est un peu comme du Marat d'avant 89...

M. RAYNOUARD. — On pleure avec le meilleur de ses larmes.

**Une annonce.**

Marseille est une ville vraiment pittoresque!

Un de nos lecteurs a déniché dans une rue voisine de l'odorant vieux port une petite, mais délicieuse enseigne ainsi libellée :

*Un Algérien blessé désirerait vendre chameau adulte ayant fait la campagne du Maroc.*

**Hiérarchie patriarcale.**

On sait avec quel empressement patriotique les Canadiens français ont répondu à l'appel de la Grande-Bretagne. Du fin fond des provinces de Montréal et de Québec ils sont venus en foule, non seulement pour défendre la cause britannique, mais encore pour verser leur sang au service de la France.

Il existe donc aux alentours de Folkestone plusieurs camps de Canadiens, d'où partent régulièrement les renforts destinés à alimenter le corps expéditionnaire en France. Or les Canadiens, et tout particulièrement les Canadiens français, entretiennent entre eux une familière camaraderie qui n'est pas sans étonner un peu les officiers britanniques. Chez les Canadiens, officiers et soldats se connaissent tous, se tutoient même souvent, car, avant d'avoir endossé l'uniforme khaki, ils menaient la même vie rude et libre des grandes fermes canadiennes. Et il n'est pas rare de voir, dans les rues de Folkestone, un simple soldat aborder jovialement un officier supérieur en l'interpellant sans façon par son prénom.

Tout récemment un régiment canadien français était prévenu par une dépêche du War-Office qu'un général anglais passerait, le lendemain, une inspection détaillée des troupes avant l'embarquement pour le continent. Le colonel, un grand gaillard adoré de ses hommes, avait naturellement à cœur de présenter son régiment dans les meilleures conditions possibles, mais il se méfiait de sa popularité même. Voici donc l'allocution qu'avant l'inspection il adressa à ses troupes, officiers, sous-officiers et soldats :

— Et maintenant, mes enfants, le général anglais va venir nous passer en revue. Il s'agit de lui donner un beau spectacle. Pour cela je compte sur vous. Astiquez donc votre équipement et vos armes, faites reluire vos boutons, et que rien ne cloche. Mais, pour l'amour de Dieu, si quelqu'un d'entre vous m'adresse la parole en présence du général, ne m'appellez pas Alfred!

**Prenez garde, Madame vous maigrissez!**

Un curieux procès en divorce vient d'être jugé en Amérique, à la Nouvelle-Orléans exactement. Pour avoir une taille fine, la femme d'un banquier, de là-bas, se fit maigrir. Elle suivit une cure et perdit rapidement du poids. Mais avec l'embonpoint ses belles couleurs disparurent. Elle prit un air maladif, et son mari, estimant qu'il avait été trompé, puisqu'il n'avait pas voulu épouser une femme maigre, formula une demande en divorce que le tribunal a, du reste, prononcé aux torts de l'épouse.

Nous n'en sommes pas encore là en France. Heureusement!...

**Petite recette d'un grand savant.**

L'automne est revenu avec son cortège habituel de rhumes et de gripes, petites maladies devant lesquelles tous les grands docteurs se déclarent impuissants.

Rien n'est plus désagréable qu'un rhume et bien des gens seraient heureux de connaître le moyen de s'en débarrasser. Qu'ils nous permettent de leur offrir la « recette » du savant entomologiste J.-H. Fabre, qui vient de mourir. Il la fournit lui-même, voici quelque quatre ans, à un de nos confrères, M. de Bor.ly :

J.-H. Fabre n'eut dans sa vie qu'une seule maladie, une bronchite, qui le prit à Avignon. Abandonné des médecins, il s'était installé à Orange pour se soigner à sa façon. Il était au lit et avait une religieuse pour garde-malade.

Une nuit, dans le délire ou presque, il pria la sœur d'aller lui chercher une terrine qu'il remplît de cendres froides. Puis il se leva et, convaincu qu'il allait trouver la guérison en enterrant son rhume, se pencha sur la terrine, plongea sa figure dans la cendre jusqu'aux oreilles, toussa, éternua et sans même s'essuyer le visage, se recoucha. Le lendemain la fièvre était passée. Le médecin l'ausculta. Il était guéri!

N'est-il pas préférable d'enterrer son rhume que d'être enterré par lui?





# D. & W. Gibbs 1<sup>er</sup>

fondé en 1712

Lavez vos dents  
comme vos mains



fig. 1. Grande boîte brevetée (boîte de luxe) modèle à 2<sup>fr</sup> 50) décomposée en ses trois éléments;  $\frac{2}{3}$  grandeur nature.)

à gauche le socle, au centre le savon, à droite le couvercle. (Remarquer la rainure du socle permettant à l'eau en excès de s'écouler.)

fig. 2. La même en deux pièces;  $\frac{2}{3}$  grand, nature.

à gauche le pain fixé dans le socle, à droite le couvercle.

Cette boîte est la seule boîte de savon dentifrice existant dans le commerce où le savon émerge de la boîte.

fig. 3. La même fermée (grandeur nature)

fig. 4. Boîte aluminium (modèle courant 1<sup>fr</sup> 25) le savon présente dans la boîte ouverte

fig. 5. Pâte dentifrice en tube à base de savon



## Nota très important

Dans un but d'économie, nous tenons à la disposition de nos clients des boîtes de réassortiment de la boîte de luxe Grand modèle, contenant 2 pains au prix de 2<sup>fr</sup> 75, soit un franc trente sept cent. le pain.

Demandez le nouveau catalogue illustré et échantillons copieux contre 0<sup>fr</sup> 50 cent. à P. THIBAUD & C<sup>ie</sup> - Conc<sup>res</sup> Gén<sup>aux</sup> 7 & 9, rue de la Boétie, PARIS.





## QUINZE JOURS DE "CONVALO"

ou LE RETOUR DE DON JUAN

*Un maigre feu de coke dans un très beau salon. Personnages : M. GRIOTTE : soixante-trois ans, mais qui se défend ! ; svellesse de sous-lieutenant, moustaches d'un trop beau noir ; GERMAINE SÉVIGNAC, trente ans, divorcée, exquise, restée très jeune fille ; on sent que le mariage a passé sur elle sans laisser d'autre vestige qu'une indulgence souriante, un peu lassée. GRIOTTE, vieil ami de la maison, garde, à portée de sa main, sur une petite table, son verre d'eau sucrée aromatisée de fine champagne. Le petit chien Couic dort sur ses genoux. Cinq heures.*

GERMAINE. — On allume ?

M. GRIOTTE. — Non ; on n'allume pas.

GERMAINE. — Economie ?

M. GRIOTTE. — Economie.

GERMAINE. — Un feu de coke pour toute la maison — et je n'ai pas froid ! Une seule bonne pour me servir — et je suis servie !... Ah ! bon Griotte, qui eût dit cela jadis, en juin 1914 ? Et je fais le marché ; j'ai appris qu'il y avait de petits bouquets de légumes très avantageux — c'est toujours acheter un « bouquet » !... J'ai aussi une amie, une payse, une Parigote, qui m'éveille, le matin, avec son cri du plus pur Batignolles : « Allez ! les pommes de... terre, trois sous là... liv' ! » Nous avons de longues conversations. Elle s'appelle mame Rahut. Elle a beaucoup d'esprit, vous savez...

M. GRIOTTE. — Bon pour l'estomac ; mais...

GERMAINE. — Mais, le cœur ?

M. GRIOTTE. — Oui.

GERMAINE. — On n'a plus un cœur pour soi toute seule, cher Griotte, on le partage en plusieurs millions de morceaux : un par combattant.

M. GRIOTTE. — Vous auriez pu réserver un morceau plus grand pour...

GERMAINE. — Non.

M. GRIOTTE. — Non ? Non ?

GERMAINE, nette. — Non ! non !

Silence.

GERMAINE. — Et vous, Prosper ? Je ne vous demande pas de nouvelles de votre santé : vous me ravissez ! Vos prunelles sont plus bleues encore que de coutume ; votre teint plus rose...

M. GRIOTTE. — Et mes moustaches plus noires, dites-le donc.

GERMAINE. — J'allais le dire. Que vous est-il arrivé ? Quelque bonne fortune ?

M. GRIOTTE. — Non, ma bonne amie. J'ai pris, une fois pour toutes, depuis... mettons dix ans, l'habitude hygiénique de soupirer en vain. Je suis heureux, ma petite Germaine, parce que, tout à l'heure, dans le Métro, un gros monsieur que je bousculais involontairement m'a traité d'embusqué.

GERMAINE. — Vous !

M. GRIOTTE. — Moi. A soixante-trois ans, ma petite Germaine ! Je crois que cela s'appelle battre un record et que je suis en droit de me réjouir. Maintenant, dois-je ceci à ma fraîcheur naturelle ou à ma teinture ?... Cruelle énigme !

GERMAINE. — Prosper, pourquoi vous teignez-vous ?

M. GRIOTTE. — D'abord je ne me teins pas : on me teint. On, c'est Gabriel, mon vieux Gabriel qui m'accommoda successivement à la Capoul, à la Bressant, puis tel que vous me voyez aujourd'hui, à l'Argentine : chevelure renversée, calamistrée et du plus reluisant ébène. Gabriel a renoncé pour lui-même : il porte innocemment un genou ivoirin ; mais il tient à ma fatale beauté. A jours fixes, il arrive chez moi, de bon matin, il ferme mystérieusement les portes et m'enduit d'une sorte de pâte dont il garde le secret et qui a le privilège de sécher instantanément et de ne point tacher. Je puis, sans hésiter, baiser la main d'une jolie femme. Enfin, se teindre est une sorte de politesse. On ne se teint pas pour soi-même, mais pour les autres, afin de leur présenter le gracieux spectacle d'un gentleman qui ne saurait vieillir. Et ce n'est pas le moment d'abjurer toute coquetterie. Au contraire ! Vous souvenez-vous de ce conte de Maupassant où



une jeune fille raconte qu'au cours de la guerre de 1870 elle distinguait parmi les morts les Français des Allemands, parce que les Français s'étaient rasés de frais avant l'attaque... Mais vous, Germaine, à quoi pensiez-vous quand je suis arrivé? Soyez franche!

GERMAINE. — Griotte, nous allons nous fâcher...

M. GRIOTTE. — J'ai des nouvelles de Jean.

GERMAINE. — Il est blessé?

M. GRIOTTE. — Rassurez-vous. Il a été blessé, mais il va bien. Tout de même, comme vous avez bien crié cela!

GERMAINE. — Je n'ai pas crié. Il est assez naturel que l'on s'intéresse à un homme qui a été votre mari pendant trois ans.

M. GRIOTTE. — Blessé; nommé sergent. Il a la croix de guerre et il bénéficie en ce moment, à Paris, de quinze jours de convalescence...

GERMAINE. — Pardon?

M. GRIOTTE. — De quinze jours de convalescence. Il s'est très bien battu... ce qui ne vous étonnera pas, car il est brave. Je l'ai trouvé changé, maigri... Il est parfait.

GERMAINE. — Vous l'avez donc vu?

M. GRIOTTE. — Il est venu chez moi. Vous ne vous êtes pas séparés pour une raison grave, mais pour une foule de petits malentendus. Alors, depuis trois ans, je puis vous l'avouer maintenant, il vient tous les jeudis, dans mon petit tournebride du faubourg Saint-Honoré. Il arrive à une heure — c'est un homme qui n'a jamais pu se décider à déjeuner à midi et demi — et, après quelques minutes de considérations sur l'état de la température, sur la politique, etc., nous causons de vous, ma petite Germaine, interminablement...

GERMAINE. — Très flattée!

M. GRIOTTE. — Depuis le commencement de la guerre, il m'écrit chaque semaine. Il s'arrange pour que je reçoive la lettre le jeudi. C'est gentil, n'est-ce pas? Oh! il sait être un ami, celui-là!

GERMAINE. — Comme la plupart des hommes qui ne savent pas être des maris. Enfin! il va bien, c'est l'essentiel.

M. GRIOTTE. — Et vous ne me demandez pas où il loge? A l'hôtel de l'Obélisque, ma petite Germaine, un hôtel très sérieux, vous ne l'ignorez pas.

GERMAINE. — Prosper, une question : est-ce pour un remariage? C'est déjà vous qui nous avez mariés une fois; et, sans reproches...

M. GRIOTTE. — Germaine, à mon tour, une question: s'il venait, le recevriez-vous?

GERMAINE. — J'attends la suite, comme dans ces comédies, où l'auteur ne se soucie pas d'originalité dans les transitions. Alors, est-ce : « On sonne! C'est lui! » ou bien : « Il est justement en bas, dans une voiture. Puis-je lui faire signe? »

M. GRIOTTE. — Il est en bas, à pieds...

GERMAINE, émue. — Ce n'est pas vrai!

M. GRIOTTE. — Regardez.

*Germaine va à la fenêtre, soulève le rideau.*

GERMAINE. — Je vois deux soldats.

M. GRIOTTE. — Oui. Lui, et son copain Ballezard. Ils sont de la même compagnie. Il a tenu à l'amener...

GERMAINE, sonnant. — Allons! (A la bonne.) Sophie, descendez et vous direz aux deux soldats qui sont en bas, devant la porte, qu'ils peuvent monter.

LA BONNE. — Bien madame. Faudra-t-il leur offrir un verre?

GERMAINE. — C'est inutile.

M. GRIOTTE, à Germaine. — Vous êtes très jolie, très en forme... très bien coiffée.

GERMAINE. — Je vous ferai observer que je n'ai pas même arrangé mes cheveux dans la glace...

M. GRIOTTE. — C'est vrai... Mais vous les avez tapotés, vos cheveux, sournoisement!

GERMAINE. — Un geste machinal...

M. GRIOTTE. — Vous les avez tapotés...

GERMAINE. — Vous êtes énervant!

M. GRIOTTE. — Laissez-moi vous dire que c'est très chic ce que vous faites là.

GERMAINE. — C'est bien naturel. Cela serait chic s'il me restait une rancune; mais non là, vrai, il ne m'en reste aucune... pas ça! Rien de rien. J'ai quatre-vingt-dix-sept ans, mon cher Prosper; je suis vieille, vieille, vieille... Ainsi, tenez, en ce moment, je

n'ai pas la moindre émotion... pas la moindre... Ah! l'ascenseur... Prosper... Je... Prosper...

LA BONNE, ouvrant la porte. — Madame, c'est les soldats.

*Entrée de Jean et de Ballezard. Ils sont également maigres, également cuits et recuits par le soleil et par la bise.*

JEAN. — Ma chère amie, j'ai tenu à vous présenter un véritable frère.

BALLEZARD. — ... Ma... Madame Sévignac...

GERMAINE. — Asseyez-vous, monsieur et soyez le bienvenu... Asseyez-vous aussi, Jean!...

*Silence.*

JEAN. — Voilà... Je n'ose pas vous demander des nouvelles de Couic...

M. GRIOTTE. — Il est sous le canapé... Il étouffe de bonheur... il ne peut pas croire que ce soit vrai... Mais oui, Couic, c'est ton ancien...

GERMAINE, le coupant. — M. Falezard aussi a été blessé?

JEAN. — Tu vois, M<sup>me</sup> Sévignac t'appelle aussi Falezard, mais c'est sans intention! Oui, Germaine. Nous sommes partis, Ballezard et moi le même jour, nous avons été blessés le même jour, lui par une balle, moi par un éclat d'obus. Et nous tirons ensemble notre convalescence. Mais nous ne vous raconterons pas nos campagnes... Ballezard vient pour la première fois à Paris: il veut s'instruire. Que se passe-t-il?

GERMAINE. — Oh! moi!... je vais trois fois par semaine à l'hôpital; et le reste du temps, je vis entre mes quatre murs... Mais, monsieur Ballezard, cela a dû vous paraître délicieux d'arriver à Paris, après tant de spectacles tragiques?

BALLEZARD. — Oh! Madame, je ne suis qu'un simple cultivateur; mais j'ai vu à Paris aussi une chose tragique...

GERMAINE. — Et quoi donc?

BALLEZARD. — Nous venions d'arriver. Aussitôt que j'ai été débarbouillé et, en quelque sorte présentable, j'ai demandé à Jean de m'amener rue de la Paix... La rue de la Paix est très connue chez nous, à Langoulevant... Nous prenons donc la rue Royale et là... j'ai vu... je vous demande pardon, je ne m'exprime pas très bien... j'ai vu devant moi trotter une petite fille qui me paraissait bien un peu grande pour être une petite fille mais qui trottait si gentiment sur ses petits talons pointus, avec sa petite jupe courte, à volants! Elle allait d'un si bon cœur que, ma foi, après l'avoir dépassée, je me suis retourné pour voir son visage... Eh! bien, vous me croirez si vous voulez, mais c'était une vieille dame très comme il faut, mais une horrible vieille, toute plissée, une vieille en jupe courte, Madame...

GERMAINE. — Ça c'est notre tragédie quotidienne, la tragédie de la mode; vous vous y ferez; vous vous endurcirez comme nous et cela ne vous tirera plus une larme des yeux!

BALLEZARD. — Oh! je reviendrai certainement à Paris après la guerre... A vous dire la vérité, il m'effrayait un peu votre Paris. Nous ne le connaissons là-bas que par les faits divers et comme il y en a toujours beaucoup, de faits divers... Mais Jean m'a mené sur les hauteurs de Passy et j'ai vu tout à coup une ville si douce, si douce... avec plus d'arbres qu'on ne le croirait... De là-haut, cela avait l'air d'un grand village qui s'endormait avec confiance, comme si quelque chose d'invincible le protégeait. Alors, Madame, bien que je ne sois pas d'ici, cela a été tout à coup comme si j'en étais...

JEAN. — Et il a murmuré : « Dors tranquille, va! On est un peu là... »

M. GRIOTTE. — Et vous, Jean?

JEAN. — J'ai eu aussi ma petite révélation. J'ai compris soudain la campagne, la nature, un tas de choses.

GERMAINE. — Non! Vous?

JEAN. — Moi. Je crois bien que nous y avons jusqu'à présent ajouté un peu trop d'agrément, à la nature : des tennis, des golfs, des laiteries XVIII<sup>e</sup> siècle, des tziganes, des pantalons blancs et des jupes de piqué. Mais là-bas, le printemps nous est arrivé brusquement, un beau matin que j'étais couché à plat ventre dans un champ. Tout ce vert m'est entré dans les yeux et dans le cœur, et j'ai senti un parfum que je ne soupçonnais pas, car il n'arrive pas souvent que l'on se couche dans l'herbe... Et puis, il n'y avait rien d'autre à faire qu'à regarder, regarder... On n' imagine pas comme c'est beau, un arbre, quand il commence à s'habiller; ni une fleurette, quand on la voit de tout près; ni la vie de toutes ces bestioles... Ce qui fait que Ballezard aura un



*Le héros inconnu dont vous êtes marraine  
Vient de vous envoyer, Madame, son portrait,  
Et vous vous demandez, rêveusement, si c'est  
L'amour ou la pitié qui vous met l'âme en peine:  
Qui sait?*

*Ce modeste soldat peut être un grand vainqueur:  
Son portrait, regardé d'abord d'un œil distrait,  
Vous charme, vous émeut, et vous trouble en secret...  
Votre filleul, Madame, a-t-il pris votre cœur?  
Qui sait?*





pied-à-terre à Paris, tandis que moi... peut-être... Enfin je conçois ce rêve d'une cabane que plus tard j'édifierais là-bas... au cas où...

M. GRIOTTE. — Germaine aime beaucoup la campagne...

JEAN. — Je sais.

GERMAINE, *vivement*. — Prenez-vous du thé? Je vais vous faire servir.

JEAN. — Nous ne goûtons pas... Cela nous empêcherait de diner.

M. GRIOTTE, *insinuant*. — Où dînez-vous donc?

JEAN. — N'importe où, au restaurant.

*Silence.*

JEAN, *caressant le chien*. — Brave Couic va... Oui... on dit bonjour à son père...

*Silence.*

M. GRIOTTE. — Bigre! J'avais oublié un rendez-vous, il faut que je m'en aille.

BALLEZARD. — Moi aussi, j'ai un rendez-vous avec un compatriote.

GERMAINE, *se levant*. — Dans ce cas nous descendrons tous ensemble. Il faut que je passe à l'hôpital. Ce n'est pas mon jour de garde, mais je veux prendre des nouvelles de mes blessés... A quel hôpital avez-vous été soigné, Jean?

JEAN. — Rue Torquoy.

GERMAINE. — Mes compliments! Il y a des infirmières ravissantes.

JEAN. — Possible. Je n'ai vu que leurs mains qui me pansaient et que leurs yeux qui me plaignaient.

GERMAINE. — Don Juan n'est plus don Juan!

M. GRIOTTE. — Nous pourrions dîner tous les quatre ensemble?

GERMAINE. — Mais...

JEAN. — Ne disposons pas ainsi de M<sup>me</sup> Sévignac. Si vous m'y autorisez, chère amie... nous reviendrons... avant de repartir. En route Ballezard!... Bonsoir Prosper...

*Baise-main. Départ.*

M. GRIOTTE. — Vous auriez pu les garder à dîner!

GERMAINE, *nerveuse*. — N'exagérons pas Prosper! Voyons, vous m'attendez un instant, pendant que je m'habille... Couic! Où se fourre-t-il ce sale chien?... Il est exaspérant! Et cette bonne qu'il faut sonner six fois avant qu'elle se décide à arriver. Sophie! Sophie! Vous êtes sourde ou idiote? Et ce feu qui se décide à marcher au moment où l'on s'en va! Prosper, je veux bien que vous partagiez ma côtelette, ce soir, mais à une condition : c'est que vous ne me parlerez pas... de cette visite.

M. GRIOTTE. — Promis!

*(A suivre.)*

FLIP.

## L'AMOUR A LA VINAIGRETTE

Les femmes sont comme la guerre: une belle chose... quand on en est revenu.

Celui qui n'a pas été guéri d'un amour violent ne sait pas ce que c'est que le bonheur.

Un homme fait mille folies; on l'excuse en disant: « Il est amoureux », comme on dirait: « Il est idiot, ne lui en veuillez pas! »

Il y a des femmes qui n'ont pas eu d'amants; il n'en est guère qui n'en ait eu qu'un seul.

Ce qu'il y a de plus pénible dans une trahison d'amour, ce n'est pas le fait brutal; c'est la pensée que ce que l'on avait pris pour du bonheur n'était qu'une comédie.

Le plaisir est le but suprême de toute créature : l'amour n'est qu'un moyen et, le plus souvent un prétexte.

De toutes les maladies éruptives, l'amour est malheureusement la moins contagieuse.

En amour il n'y a pas que la première maîtresse qui coûte!

## LE ROMAN D'UN OREILLER



Je ne suis qu'un oreiller, un doux et frivole oreiller, mais mon rôle pendant la guerre, n'est pourtant pas sans importance: ne suis-je pas le plus discret des confidents, le plus tendre des consolateurs, et, parfois, l'évocateur d'exquises illusions?



Hélas! je suis aussi le témoin muet de la tristesse, des nuits blanches et de la mélancolie des matins gris.



Aux premières heures du jour, j'assiste à la lecture fiévreuse du communiqué, où l'on cherche avec fierté et avec crainte le nom du petit village près duquel se bat le cher absent.





Un oreiller est aussi une boîte aux lettres; sous ses dentelles on glisse les feuillets fripés, salis, qui, de la boue des tranchées apportent tant de jolies pensées d'amour!



Hier, une nouvelle heureuse est arrivée: ma maîtresse, folle de joie n'a cessé de se contempler dans son miroir...



Et cette nuit, toute la nuit, notre alcôve a été en fête: l'absent est revenu en permission. Comme il m'a chiffonné, le brigand! Mais je ne m'en plains pas: les héros ont tous les droits.



## DU CIVIL ET DES SOINS QU'IL RÉCLAME

Il y a deux groupes d'individus mâles dans la nation, en temps de guerre; le civil et le militaire. En temps de paix aussi, d'ailleurs.

Il fut classique, naguère, de poser que le militaire se recrutait dans le civil. Cette vérité a fait son temps. La lutte actuelle, qui se poursuit au delà de toutes prévisions, a fait que les militaires ont oublié qu'ils avaient été civils. Ils sont devenus des professionnels. Dès lors, il nous faut rigoureusement conclure que :

- 1° Le civil se recrute dans le militaire;
- 2° Le civil est un militaire qui a mal tourné.



Il y a trois sortes de civils :

a) Le civil intermittent. Il fabrique « des canons et des munitions », il gagne 7 francs par jour, il a une casquette, pas de col, et un brassard noir sur le bras. Il est l'objet de lettres anonymes de sa concierge, sa femme de ménage, sa voisine et en général toutes personnes du sexe féminin le connaissant et ayant au front (ou au dépôt) quelque parent qu'on n'a point songé à faire revenir.

b) Le civil obligatoire. Il a passé l'âge. Il lit le communiqué, plante des drapeaux sur des cartes, discute l'opinion autorisée du lieutenant-colonel Rousset ou du général Bonnal, se souvient de 1870 (bien qu'alors il ne se soit point battu) approuve Victor Dalbiez, député opportun, et déclare qu'il ne veut point « qu'une paix boiteuse vienne s'asseoir sur des ruines encore fumantes... »

c) Le civil provisoire. Il passe des conseils de réforme tous les mardis matin, tous les jeudis après-midi et tous les samedis soir. Il se met nu devant un monsieur à un galon, puis devant un monsieur à deux galons, puis devant un monsieur à trois galons, puis devant deux messieurs à un galon, puis devant trois messieurs..., etc..., etc... Ou bien on le déclare « apte au service armé » et on l'envoie éplucher des pommes de terre à Carcassonne ou à Quimper-Corentin, et là... Mais là, il est devenu militaire, et ce n'est plus notre sujet. Ou bien, au contraire, on l'envoie promener, et alors, il a le droit d'aller fumer une cigarette sur les boulevards où il se fera arrêter douze fois en cinq minutes par des représentants de l'autorité qui lui demanderont s'il a une situation militaire en règle.

C'est cette dernière catégorie qui doit attirer toute notre sollicitude.



Sans qu'il soit nécessaire d'exposer ici le problème économique, et sans blâmer les gens qui voudraient que tout le monde fût aux tranchées, on admettra comme prouvé qu'il n'y aurait point de continuation de lutte possible sans la poursuite régulière du commerce et de l'industrie à l'intérieur. Le civil



LE TRAIN POUR MARSEILLE... ET POUR SALONIQUE VIENT DE PARTIR

QUELQUES SILHOUETTES CROQUÉES SUR LE QUAI DE LA GARE







FRESQUES D'AUTOMNE : LE DÉPART POUR LA CUEILLETTE DES FRUITS

y pourvoit. Il fait aller l'argent (il en gagne), il aide au crédit. Il est la preuve que la nation existe. De plus, il est « l'opinion publique », vous savez, cette opinion publique « que l'on renseigne » et aussi « qui ne permettrait pas que... », bref, qui est la raison d'être des journaux quotidiens, de M. Clemenceau et de la censure.

Nous arriverons donc logiquement à ce :

1<sup>er</sup> POINT : *Le civil est un mal nécessaire.*

Mais les conseils de réforme et de revision, les commissions de M. Millerand et la loi de M. Dalbiez ont opéré avec un tel esprit de suite et une telle ardeur que le civil qui, après tout cela, demeure civil, est le civil type, inexpugnable, quintessencié, le civil qui réellement ne peut pas être autre chose que civil. Cet homme ne résistera pas à de fortes émotions, aura besoin de ménagements. Les convocations officielles à des bureaux de recrutement, les déshabillages devant major, et les arrestations par des agents de la force publique devant un peuple de badauds malveillants ne contribueront pas à diminuer sa nervosité, car :

2<sup>e</sup> POINT : *Le civil est malade.*

Et il faut que le civil tienne. Forain l'a dit. Et tout le monde l'a dit, après lui (ou avant). Il faut que le civil tienne, comme il faut que tienne le militaire. Le militaire, on en est sans inquiétude. C'est du costaud. Mais le civil, cet affaibli ? Et nous voici au :

3<sup>e</sup> POINT : *Il faut soigner le civil.*

*Thérapeutique.* — Que faut-il au civil, pour être heureux ? Un peu d'or ? Évidemment. Mais en outre ? Un bon communiqué ? Cela va de soi. Mais quand il n'y a que de la « canonnade sur tout le front » ou de la « nuit calme ? » Toujours : panem et circenses ! Laissons panem, bien que la question du taux d'extraction des blés nous soit familière et que la personnalité de M. Baumann

ait occupé les gazettes et ne pensons qu'aux circenses.

Une âme forte se passerait des vaines distractions du boulevard ou du théâtre, mais le civil, qui nous reste, a besoin d'être « dopé » à l'instar d'un cheval de courses. Et nous en arrivons à nous demander si, au lieu de laisser ce soin à des industriels avisés, le devoir du gouvernement ne serait pas de s'occuper directement de divertir le civil ?

Allons plus loin : *la réquisition des music-halls s'impose !*

La mesure n'est pas nouvelle. L'Alhambra, Magic-City, Luna-Park et Bullier ont connu l'emprise militaire. Au lieu d'y empiler des ballots divers, on y introduirait des spectateurs ; où serait la différence ? Et ainsi se trouverait réalisée cette grande pensée démocratique : *le plaisir obligatoire.*

Les music-halls devenant une usine de guerre d'amusement, quelques-uns de nos auteurs, actuellement éloignés de Paris (s'il en est) pourraient être mis en sursis d'appel et affectés à l'usine Scala ou à l'usine Cigale.

Pour ce qui est du spectateur, tout civil serait tenu d'assister, au moins une fois par semaine, à l'une de ces représentations nationales. Tout individu rencontré en état de neurasthénie serait passible des peines disciplinaires les plus graves. Nous ne doutons pas qu'avec ce système de divertissement « par ordre », les plus brillants résultats seront obtenus. Dégagé, par nécessité patriotique, au moins une fois par semaine, des parties de cartes abrutissantes au café des habitués, des discussions avec le voisin qui n'approuve pas la tactique du général Joffre, et des reproches de sa femme qui ne lui pardonne point de n'être pas quelque part, entre Nieuport et l'Hartmannswillerkopf, le civil se détendra, s'apaisera, se laissera vivre, tiendra enfin.

Le monopole du plaisir acquis à l'Etat !... La mesure est séduisante, opportune et quasi indispensable.

BEAUBY.

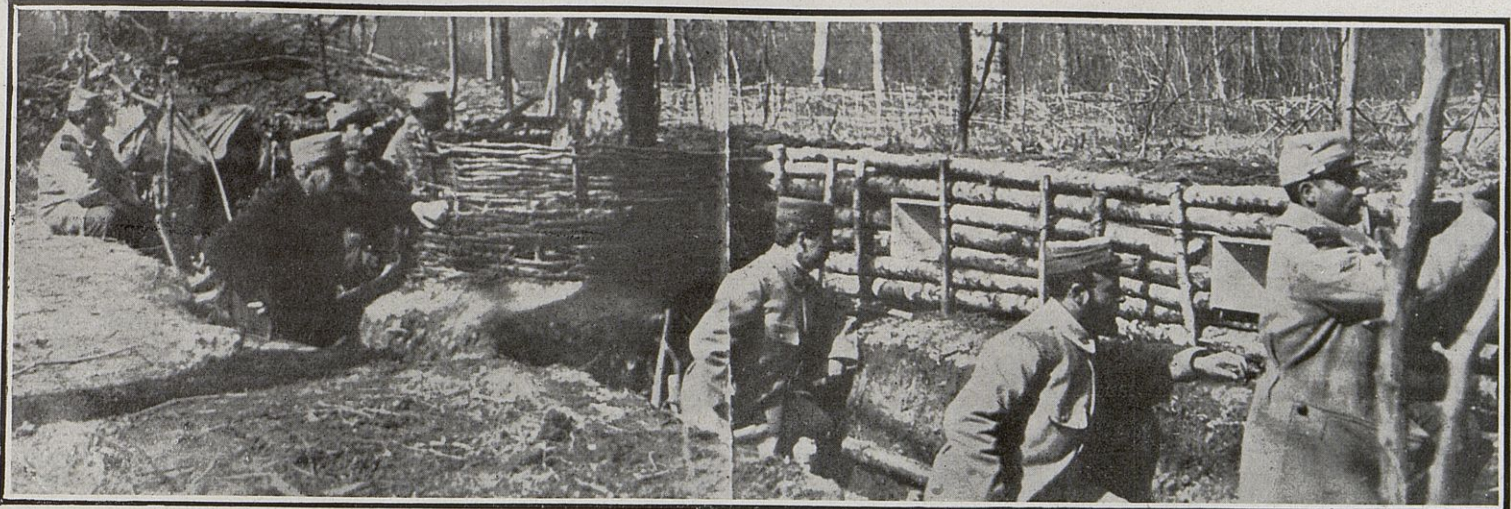


LE RETOUR DU VERGER



# L'Album de Guerre

## de LA VIE PARISIENNE



DERRIÈRE LES MEURTRIÈRES D'UNE FORTERESSE DE BOIS  
Le général..... (derrière l'arbre bastionné) inspectant une tranchée de première ligne.



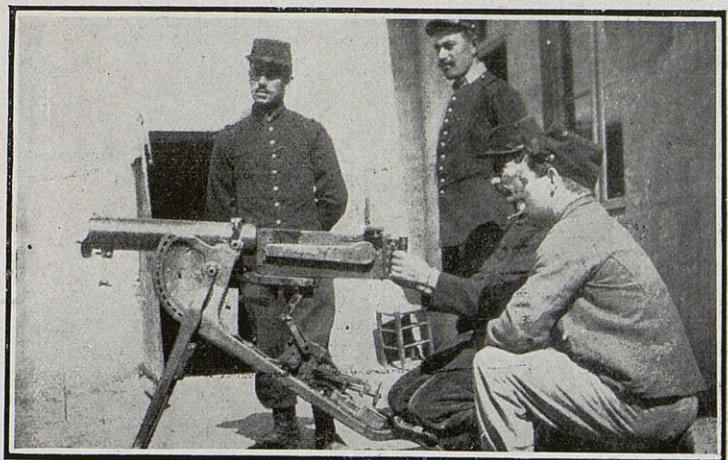
NOS SOLDATS BUCHERONS, EN ARGONNE  
tirant d'une forêt les matériaux de la « Grande Muraille » de France.



QUELLE HEURE EST-IL ?  
Un clocher dont il ne reste que le cadran.



COMMENT LES BOCHES DISSIMULENT LE TRANSPORT DE LEURS MITRAILLEUSES  
Sous cette couverture on croirait voir un innocent brancard...



Et c'est une mitrailleuse qui, perfidement se dissimule



LA JUPE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

LE POUF DES MARQUISES

qui mérita d'être appelé « le Strapontin de l'Amour ».

LES CARACTÈRES FRANÇAIS  
ou LES MŒURS DE CETTE GUERRE

## VI. — Le Théâtre et la Ville. (Suite.)

Ne comptez point que la *Chronique scandaleuse* se taise durant toutes les hostilités. L'éclipse de cette gazette a été brève, et elle a recommencé depuis plusieurs mois de se transmettre (car elle ne s'imprime pas), de bouche en bouche, entre la cour et le jardin.

Pensez-vous que l'on puisse vivre toute l'après-midi et la soirée sur le communiqué de trois heures, et toute la matinée sur le communiqué de minuit? Il n'est pas indifférent de savoir que Crésus a changé de maîtresse, qu'un rival qu'il a supplanté est mort de désespoir, et que l'intendant de ses menus plaisirs va criant partout : « *Je n'y suis pour rien!* »

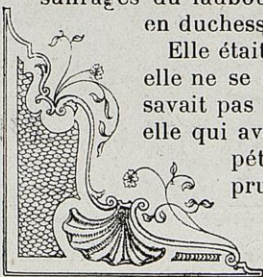


Je veux vous dire une grande nouvelle : PYRGOPOLYNICE vient d'épouser sa maîtresse. — Je veux vous dire une plus grande nouvelle : il y a la guerre. — Vous moquez-vous? Je le sais bien, puisque PYRGOPOLYNICE a profité de cette occasion pour épouser sa maîtresse plus secrètement. — Qu'importe, s'il vivait avec elle publiquement? — Il n'aime point la réclame. — Vous m'étonnez. — Ne croirez-vous pas qu'un comédien souhaite avoir une vie privée comme vous et moi? — J'ai peine à le croire; mais, dites-moi, cette maîtresse de PYRGOPOLYNICE le battait? — Il aime d'être battu. — Elle le ruinait, le ruinait-elle moins? et il n'aime pas d'être ruiné. On assure qu'elle le trompait: avait-il une si forte démangeaison d'être cocu légalement? On assure enfin qu'il est usé et qu'il ne fait plus grand mal aux femmes: a-t-il aussi profité de la guerre pour se marier par procuration?



L'histoire de PHILÉMON et de BAUCIS est plus touchante que la fable qui porte le même titre. La galanterie ne permet point que l'on recherche dans les registres du Conservatoire en quelle année BAUCIS naquit, ni que l'on insiste sur l'humilité de ses débuts; mais qu'une vie d'actrice est heureuse, qui commence par la beauté et l'amour, qui finit par la sagesse et le talent! De la petite femme à la grande dame, BAUCIS a tenu tous les emplois. Dans celui des ingénues, elle a échoué; jeune première, elle fut médiocre: elle est une mère incomparable, une douairière comme on n'en fait plus, et elle obtient les suffrages du faubourg Saint-Germain, qui doit se connaître en duchesses.

Elle était bonne fille à vingt ans, peu façonnée; elle ne se cachait point d'aimer le plaisir; elle ne savait pas se faire prier. A table, et ailleurs, c'est elle qui avait toujours plus de gaieté ou plus d'appétit. Sur l'âge, elle n'est point devenue prude, mais elle a connu PHILÉMON et les agréments de la constance. J'entends que désormais pas un homme n'a été homme pour BAUCIS, et PHILÉMON n'a





pas laissé de murmurer quelquefois contre cette fidélité incommode. Il est volage, et pendant tout un quart de siècle elle a continuellement tremblé de le perdre. Il est aussi honnête homme, qui n'eût pas rompu sans motifs. Elle ne lui a point donné ombre de prétextes, et l'a gardé. Son secret innocent est qu'elle ne mérite aucun reproche, qu'elle ne pleure point trop s'il la trompe, et que, s'il la quitte, elle meurt. PHILÉMON a renoncé au mariage, aux passades même; et voici qu'enfin ils goûtaient cette arrière-saison délicieuse qui est au seuil de la vieillesse et de l'hiver comme une rechute du printemps; ils goûtaient ces journées aussi belles, mais plus courtes, qui n'excèdent point un désir las, et dont s'autorise l'erreur des arbres qui refleurissent en octobre.

Quel prodige que la guerre leur ait ménagé un surcroît de bonheur! Ils en sont eux-mêmes confus. PHILÉMON, qui est officier de réserve, a repris du service malgré son âge. Il fait de son mieux et se rend utile; mais on ne l'a point trop éloigné de Paris et BAUCIS l'a pu rejoindre. Ils vivent dans une solitude et une intimité que de jeunes amants leur envieraient. BAUCIS est la providence d'un hôpital, PHILÉMON, le chef paternel des recrues. Ils ont loué une maison des champs, où ils se retrouvent quand leur journée est finie. Ils se racontent avec simplicité comment ils ont fait l'un et l'autre leur devoir, et ils ne manquent plus jamais de sujets de conversation. Parfois, ils se taisaient pour écouter le canon au lointain.

BAUCIS s'étonne d'être devenue infirmière à l'âge où ses pareilles devenaient jadis châtelaines, PHILÉMON se regarde à la dérobée dans les miroirs, et pense que l'uniforme lui sied en dépit de ses cheveux blancs. Ils songent aux orages de leur vie passée, et ils sourient. Ils ont trouvé leur paix parmi la guerre universelle : quand c'est le monde qui se résoudra de faire la paix, ils témoigneront un désintéressement véritable et un bien grand amour de l'humanité, s'ils peuvent prendre sur soi de ne point regretter ces jours terribles, qui pour eux seuls furent très doux.



Il est des comédiens qui ne sont que comédiens, et d'autres, grands comédiens. Cette grandeur ne leur vient pas à la longue et par progrès: elle est acquise et reconnue du premier jour qu'ils montent sur les planches, même si on les siffle. Que dis-je? Ils sont grands dès le Conservatoire. Que dis-je encore? Ils le sont dès le berceau. Roscius est un grand comédien.

Sa ressemblance avec un dindon n'est point niable, mais on ne saurait trop dire en quoi elle consiste. Les traits de son visage semblent humains, et il lui manque de quoi faire la roue. Peut-être qu'elle est au moral et qu'elle se trahit par une expression continuelle de vanité, de sottise et de colère. Ou bien elle n'est que dans la voix. Il est vrai que Roscius ne parle pas: il glousse. C'est ce que les critiques appellent une diction parfaite et une articulation irréprochable. Le plaisant est que Roscius a transmis sa manière à une multitude d'élèves qui sont devenus professeurs, et que le sort en est jeté: les jeunes premiers glousseront jusqu'à la fin des temps, en souvenir de Roscius et par respect de la tradition.

Roscius est gentilhomme au théâtre comme on est duc en Bavière. Il n'accepte que les rôles titrés. Il semble né. Il a cette impertinence qu'on attribue à l'aristocratie, et il joue de la badine comme les femmes jouent de l'éventail; mais il a tort de croire qu'un homme bien élevé entre dans un salon avec sa canne. Il est sarcastique, au point qu'on suppose qu'il a de l'esprit et qu'il en ajoute aux textes. Il est du dix-huitième siècle et homme à bonnes fortunes, il est du dix-neuvième et homme fatal: il n'est point de celui-ci, c'est dommage. Il a de la désinvolture et de l'élégance. Il est si bien mis que souvent on ne peut pas le regarder sans rire. Il fait la pirouette comme Richelieu, et pince l'oreille aux machinistes comme Napoléon à ses grognards. Il sait les usages de la belle société: il appelle les actrices



## LA JUPE AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE



LE MYSTÈRE DU VERTUGADIN  
ou l'école des pages... et des maris jaloux.



ma petite enfant, et s'il appelle les marquises *marquise*, c'est la faute d'Alexandre Dumas.

Ce qu'on a dit de sa sottise n'exclut pas son intelligence. Elle est avouée des auteurs mêmes, de qui elle fait l'étonnement et la joie. Ils n'ont point la peine de lui expliquer, aux répétitions, le sens d'un *Oh!* ou d'un *Ah!* ni même d'une phrase entière et plus compliquée, telle que : *Nicole donne-moi mon bonnet de nuit et mes pantoufles*. Roscius a des lettres, de l'expérience, de l'autorité et une confiance en soi imperturbable. Il donne des conseils, on les suit. Il dit : *Cette scène est bien venue et celle-ci est manquée, refaites-la*. Il interprète les personnages à rebours des intentions de l'auteur qui les a conçus, et si l'auteur est Molière ou Corneille, les absents ont tort, mais les présents n'ont pas davantage raison contre Roscius. Craignez-vous qu'il ne fasse rire où vous souhaitez que le public pleure ? *Ils n'oseraient*, dit Roscius d'un ton superbe : ils ont osé quelquefois.

Roscius, dans le train de sa vie, est bourgeois, riche, parcimonieux et rangé. Il a un sentiment très juste de son importance dans l'Etat. Son raisonnement est rigoureux, il dit : « Je suis le premier des comédiens, qui sont les premiers de la République. » Comme il était parvenu au sommet, il pensait que tout fût pour le mieux dans le meilleur des mondes et que rien n'arriverait plus de son vivant. Lorsque la guerre éclata, dont il n'avait pas besoin, il fut d'abord scandalisé. Bien qu'il ne lâche qu'avec une extrême prudence les mots qu'il tire de son propre fond, il ne put se tenir de marquer son indignation qu'on lui fit cela, à lui ! Néanmoins, comme il est fringant, il

allait sur le boulevard, cravachant le vide, son chapeau en arrière de la tête, et à son ordinaire il gloussait : *Nous aurons tôt fait de châtier ces marauds-là*.

L'on peut écrire, après plus d'un an, que la guerre ne commença point précisément comme souhaitait Roscius ; mais un tel homme se doit d'être optimiste. Il ne doutait pas de la victoire finale ; il enrageait seulement de ne pas comprendre pourquoi les stratèges en chambre déclaraient que tout allait mal dans le détail, mais qu'au total tout allait bien. Il trembla bientôt pour ses collections et pour ses écus, non pour sa personne : il crut toutefois que son caractère officiel l'obligeait de partir pour Bordeaux, quand il apprit que le gouvernement s'y retirait.

Il en est revenu avec la victoire, bien aise de pouvoir faire des économies. On dit que les vivres sont chers : il en est quitte pour manger moins et pour ne traiter personne. D'autre part, il n'a plus aucuns frais de représentation. Il ne joue plus guère, mais je vais vous confier un secret : ce grand comédien n'aime rien tant que de ne pas jouer la comédie. Cependant, comme il n'ignore pas que le théâtre est sa seule raison d'être, il s'alarme de voir que le théâtre n'est plus. Il se fait à lui-même l'effet d'un voyageur qui a perdu son ombre. Son physique s'est accommodé à cette triste situation. Il rappelle un certain portrait en lithographie qui était au mur chez nos grands-pères ; et lorsque l'on entend dire sur son passage : *N'est-ce pas Roscius ?* on est tenté de répondre : *Mais non ! C'est un chansonnier populaire qui est mort depuis très longtemps*.

THÉOPHRASTE II.

## ÉLÉGANCES

« — Comment, vous ne savez pas ça?... C'est pourtant dans tous les journaux. Mais peut-être, chère madame, ne lisez-vous pas les journaux ?

— Jamais je ne déplie même une de vos sales feuilles. Pourquoi faire ? S'il y a quelque nouvelle sensationnelle, on me l'apprend aussitôt. Les communiqués sont affichés partout : et puis je ne les aime que s'ils sont très bons... A quoi donc me serviraient les gazettes ?

— Mais à prendre le ton, à suivre le goût du jour. Il n'y a pas d'autre moyen de connaître ce qui se dit, ce qui se fait, quelles sont les préoccupations du moment.

— Allons donc, il suffit d'aller chez son couturier, et l'on est fixée.

— Sur les modes.

— Sur tout... Eh ! sans doute. Ainsi, voyez, n'a-t-on

pas gémi sur la dépopulation, n'a-t-on pas imprimé partout, et proclamé à son de trompe que la France voit chaque année décroître ses naissances, et que c'est un désastre?... Eh bien, que remarquez-vous chez le couturier, sinon des robes tout en largeur, vagues, et qui vous rendent carrées comme des paquets : autant dire des robes destinées à dissimuler des grossesses déjà bien avancées. Ce sont les robes « classe 35 ». A peine les a-t-on sur le dos, que l'on songe : « Si je devais donner dans quelques mois un futur conscrit à mon pays, qui s'en apercevrait seulement, à me rencontrer vêtue de la sorte, aussi vaste que haute?... » Voilà pour la France d'après-demain.

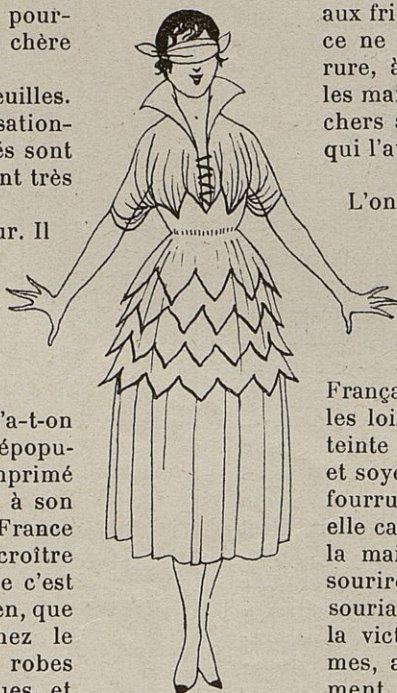
Un autre souci public maintenant?... Mais, parbleu ! la campagne d'hiver. Dès à présent, il est bon d'y songer et de se préparer

aux frimas, à la bise, à la neige. Or, chez le couturier, ce ne sont que cols, parements et bordures de fourrure, à toutes les jaquettes tailleur, ou au bas de tous les manteaux. A nous, faibles femmes, pas plus qu'à nos chers absents, le général Hiver ne fait peur : c'est nous qui l'aurons.

L'on vient d'ailleurs d'inventer une nouvelle défense contre ce terrible feld-maréchal Hiver, à savoir le lièvre. N'a-t-on pas dit que le lièvre pullulait dans les bois et les champs, et que même il dévorait et saccageait tout ? Patience, cela ne saurait durer, car on reprendra bientôt ce gibier par centaines, non pour le manger, vu que le Français du temps de guerre est discipliné et observe les lois, mais à cause de son merveilleux pelage. Soit teinté en gris, soit teinté en noir, infiniment douce et soyeuse, telle est la fourrure de la saison : elle caresse les yeux et la main, elle sied au sourire. N'est-ce pas en souriant qu'on attend la victoire ? Les femmes, ainsi, délicieusement emmitoufflées, patienteront autant qu'il faudra.

Puis, aux plus rêveuses, une garniture de lièvre va rappeler les belles journées d'automne du temps jadis, alors qu'on chassait en paix par les labours et sous la futaie — en paix, en paix... Bah ! se souvient-on seulement de ce temps-là ? Alors, le lièvre bondissait comme une boule fauve sur la plaine. Alors, de beaux lévriers volaient sur sa trace, alors il y avait le coursing...

Où, mais il n'y avait pas la







Gloire. Le lièvre, victime de la guerre, s'en vient mourir doucement enroulé au cou des femmes, ainsi qu'allongé au bord de leurs vêtements. Tendre fin.

En cette année, ne faut-il pas, hélas, prévoir aussi que certaines devront peut-être porter des vêtements plus sombres? Et, pourquoi donc ceux-ci manqueraient-ils d'élégance? Se doit-on fagoter, sous prétexte que l'on a l'âme meurtrie et lourde? Pourquoi, et surtout pour qui?

Mais, dira-t-on, un manteau noir, par exemple, sera toujours un manteau noir... Une robe peut encore présenter, fût-elle de crêpe, quelque style et quelque grâce : au lieu qu'un manteau couleur de nuit semblera toujours morne, pesant, gauche...

Croyez-vous?... Essayez-donc celui-ci : en grosse ratine, le haut formé par des plis en biais cousus aux épaules. Ces plis vont s'évasant très amplement, et de plus en plus, jusqu'au bas. Les manches sont fort larges du bas. Du lièvre noir compose

le col et les parements. Tout l'intérieur, au moins l'intérieur du devant — si l'on peut s'exprimer d'une façon si barbare — est également du même lièvre noir, et une grosse passementerie ferme le col.

Rien de plus convenable et discret. Néanmoins, vous croiriez là un deuil de dogaresse. Il est bien simple.

Il n'est pas que d'aller chez le couturier se commander des toilettes : ce serait trop facile. On achète une robe à la mode, mais non pas une silhouette. Ainsi, avant la guerre, l'on s'offrait un parapluie qu'on mettait sous son bras : toutefois ce n'était point tout, et il fallait encore hancher comme un Donatello, et se dégingander à la Botticelli. Les grosses dames n'y parvenaient guère — mais à quoi parviennent-elles? — et même les plus sveltes avaient souvent bien du mal.

Aujourd'hui que l'on s'habille comme des paquets, toute la grâce se trouve dans la démarche : on doit marcher légèrement, sans flâner, d'une manière décidée et très souple en même temps. C'est ainsi : toute autre allure vieillit et date. Arrangez-vous pour acquérir ce charmant pas de guerre.

IPHIS.



## CHOSSES ET AUTRES

Avez-vous pris garde qu'il est arrivé dimanche quelque chose de prodigieux? Cette épithète me suffit, je n'ai pas l'imagination ni le répertoire de M<sup>me</sup> de Sévigné, qui, entre nous, tirait un peu à la ligne. Je ne vous mettrai pas non plus, comme elle eût fait, sur le gril, je ne vous le donnerai ni en mille ni en cent, et vous pouvez conserver votre langue pour votre usage personnel : je ne vous sommerai point de l'offrir au chat.

Cet événement (qui n'était pas dans le communiqué), c'est que M. Chevillard, qui n'a peur de rien, a joué la *Symphonie*

*héroïque*, ou l'*Héroïque* tout court, comme disent plus familièrement ceux qui ont coutume d'appeler Beethoven Louis.

Et savez-vous comment cela s'est passé?

C'est à frémir!

On a écouté l'*Héroïque* en silence, de la première à la dernière note, de sorte que les plus pénétrants observateurs ne pouvaient point soupçonner ce que le public en pensait. Le peuple, a dit l'abbé de Beauvais, n'a sans doute pas le droit de murmurer (il s'en prive!) mais sans doute aussi il a le droit de se taire, et son silence est la leçon des rois. » Quelle était la qualité, la signification du silence qui a régné chez Chevillard dimanche, durant toute l'exécution de l'*Héroïque*? Nous n'en avons été éclaircis qu'à l'accord final : les applaudissements ont retenti de toutes parts.

Les personnes qui se sont donné, elles-mêmes, le mandat de veiller sur le patriotisme musical français, ne se gendarment point contre les applaudissements; mais elles ne sont point fâchées qu'un grand silence équivoque les ait précédés et fait attendre. C'était sans doute pour remonter à Beethoven qu'on ne passe pas impunément pour boche, même sans l'être. Quant aux applaudissements, ils prouvent, toujours selon les mêmes personnes, que Beethoven est décidément belge. J'aurais imaginé plutôt qu'ils prouvent que l'*Héroïque* est un chef-d'œuvre.

On nous permet d'ailleurs, outre Beethoven, Schubert, Bach, Schumann et Mozart (un tendre ami de la France), et je ne sais pas ce qu'on ne nous permettrait point, à condition que nous ne réclamions pas M. Richard Strauss. Mon Dieu! nous en faisons volontiers le sacrifice, et nous le ferions même pour rien. Nous sommes très peu exigeants. Nous ne demandons qu'une seule petite faveur, c'est que de braves gens, dont les intentions sont pures, ne nous rendent pas absolument ridicules. Le ridicule est un des articles que notre devise nous défend. *Noblesse oblige*, monsieur... monsieur Chose.



M. l'Administrateur général de la Comédie-Française n'a pas écrit au chef du bureau de la censure le spirituel billet ci-dessous :

« A l'occasion de la reprise d'*Une Chaîne*, vous m'avez fait l'honneur de me demander l'adresse personnelle de M. Eugène Scribe. Je m'empresse de vous faire connaître que cet éminent auteur dramatique a longtemps habité l'une des premières maisons de la rue Pigalle en commençant par en bas; à telles enseignes qu'une plaque de marbre avec inscription a été encastrée dans le mur de la façade : M. le Sous-Secrétaire d'État des Beaux-Arts n'ignore pas sans doute cette particularité intéressante, qu'il se fera, je l'espère, un devoir de vous confirmer.

« La même plaque fait mention du décès de Scribe, à la date de 1861. Il m'est en conséquence impossible de vous mettre en rapport avec l'éminent académicien. Veuillez, je vous prie, agréer, avec les assurances de mon regret, celles... etc., etc. »



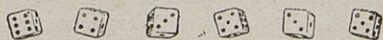
Paul Hervieu vient de mourir... *La Vie Parisienne* s'associe au deuil des lettres françaises, qu'elle ressent très particulièrement.

Dans ses drames, dans ses romans surtout, entre lesquels l'*Armature* et *Peints par eux-mêmes* sont deux chefs-d'œuvre déjà classiques, Paul Hervieu a étudié ce qu'il est convenu d'appeler le Monde. On sait du reste qu'il ne l'a pas fait selon le goût des snobs ni de manière à les flatter. Il est vraisemblable que nul satiriste n'a jamais poussé la cruauté si loin. C'est que le satiriste a ordinairement de l'humeur et de la partialité : Paul Hervieu était si maître de lui et si manifestement équitable que ses jugements semblaient sans appel. Sa façon de manier le fouet de la satire consistait à manier le glaive de la justice, et ses froides sévérités étaient des exécutions.

C'est aussi à titre de Parisien que nous le revendiquons ici. On n'ignore pas qu'un Parisien, qui n'est ni de l'étranger ni de la province, est une rareté : Paul Hervieu était né à Neuilly-sur-Seine, et s'apparentait à la rue du Sentier. Il ne quittait pas volontiers la rue Caumartin, où il passa toute sa jeunesse, ni, depuis, l'avenue du Bois de Boulogne; il n'allait guère, l'été, qu'à Trouville, quelques jours; depuis qu'il avait renoncé à la Carrière, il ne voyageait plus que de loin en loin, et par devoir.



Il était surtout Parisien de caractère, ce qui veut dire qu'il n'était pas « bien parisien », mais rangé, exact, bourgeois au plus noble sens du mot. L'ordre régnait, si l'on peut dire, dans tous les compartiments de cette belle âme. Ses amitiés étaient choisies, intimes, fidèles et effectives. Elles demeuraient discrètes dans l'expression, mais en fin de compte elles se trahissaient toujours par des résultats; et il n'avait pas coutume d'attendre qu'on lui demandât un service pour prévenir l'intention que l'on aurait pu avoir de le lui demander.



Encore sous le charme du livre ravissant de Gérard d'Houville : *Le Séducteur*, nous nous plaisions à croire que Cuba était un paradis terrestre où l'on n'avait absolument que trois choses à faire : aimer les femmes, pincer la guitare et goûter des fruits extraordinaires. Encore une illusion qui s'en va. Cuba est une ville américaine, moderne tout à fait, où les séances de boxe sont fort en honneur. C'est dans une localité proche de la Havane qu'eût lieu l'hiver dernier le fameux *match* entre Jack Johnson et Jess Willard, lequel fut, inexplicablement, le vainqueur de l'illustre champion noir.

Nous avons eu, depuis, d'autres chats à fouetter. Nous n'y pensions plus. Mais tout de même c'était singulier, Jess Willard était si peu de chose à côté de Jack Johnson !...

Aujourd'hui nous avons la clef du mystère. Un journal de Londres publie deux télégrammes adressés par Jack à une personne de New-York, et d'où il ressort clair comme le jour :

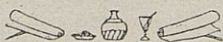
1° Que cette personne avait promis cinquante mille dollars au boxeur nègre s'il se laissait battre par le champion blanc.

2° Qu'une fois achevé ce petit *match chiqué*, elle s'est défilée, et que Jack Johnson réclame son dû ou menace de faire un procès. Il propose de se *reballer*, cette fois pour de vrai, avec son ancien adversaire et de l'écrabouiller en cinq sec.

Gros scandale. Les spécialistes ne parlent de rien de moins que de disqualifier le nègre. Mais à quoi cela les avancera-t-il ? Déshonoré ou non il n'en restera pas moins « le plus fort coup de poing dans le monde », ce qui est terriblement vexant pour les Yankees, qui en font une question d'amour-propre. Cette « personne » de New-York a eu un accès de patriotisme bien maladroit. Elle a voulu prouver qu'un blanc pouvait battre un noir, ça lui a coûté cinquante mille dollars.

Il est vrai qu'elle ne les a pas payés.

C'est un coup à recommencer.



Illusions perdues...

On nous avait promis, au début de la guerre, que nous n'entendrions plus parler de crimes de droit commun. Messieurs les apaches étaient tous partis pour le front, où ils étaient devenus des héros en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, et les gens du monde eux-mêmes avaient renoncé à la pratique de l'assassinat.

Nous l'avions cru, et voici qu'il repousse des apaches; ils sont seulement un peu plus jeunes et n'ont pas de poil au menton : ils n'en ont pas non plus dans la main. Voici que les gens du monde recommencent à faire des horreurs.

Mais ils ne font pas recette, ils ne nous intéressent plus du tout. L'heure est passée des faits-divers civils. Nous sommes trop galants pour dire :

Ce n'est rien,  
C'est une femme qui se noie...

mais nous sommes trop occupés ailleurs pour ne pas dire : « C'est peu de chose, c'est un frère qui viole sa sœur et ensuite la tue, tandis que la maman met le feu à la maison. »

Notez que je n'affirme pas ce que j'ignore. Tout accusé est présumé innocent jusqu'à preuve du contraire.

Le frère et la maman n'y sont peut-être pour rien, et je veux les croire victimes d'une épouvantable erreur. Mais que nous épiloguerions là-dessus si les Allemands étaient de l'autre côté du Rhin ! Que de gens pour, que de gens contre ! Que de disputes et de brouilles ! Cette affaire serait une « affaire ». Aujourd'hui, l'affaire, c'est la prise de Tahure ou de Loos. Franchement, nous n'avons pas perdu au change. Les gens qui peuvent encore penser à s'entretenir dans le civil n'ont aucun sentiment de l'a-

propos : ils manquent de tact. Donnons-leur la grande leçon du silence.

Je me permettrai cependant de faire une exception. Les gazettes nous ont régalié d'un crime passionnel qui est fort à propos et qui ne nous laisse pas indifférents.

La princesse Louise de Belgique, épouse divorcée du prince Philippe de Cobourg, eut en 1870, de cet aimable personnage, un fils nommé Léopold. Ce fils est donc le propre neveu de notre Ferdinand de Bulgarie. Je dis « notre », puisque Ferdinand est un prince français.

Or, Léopold, comme il sied à son âge, avait une maîtresse. Et elle s'appelait Rébecca, et elle était la fille d'un conseiller de la police viennoise. Un conseiller de la police viennoise ! Voilà de belles relations.

Rébecca, ce monstre odieux, vient de vitrioler Léopold, qui est en passe de perdre les deux yeux.

Il est étrange que cet attentat nous cause si peu d'émotion. Aurions-nous, comme les Allemands, aboli la sentimentalité ?

Non, car le meurtre ignoble de miss Cavell nous a soulevé le cœur. Après quinze mois, les Allemands trouvent encore moyen, non de nous terrifier, mais de nous étonner par leur barbarie. Ils nous étonnent aussi par leur bêtise. Tous leurs crimes sont des fautes, qu'ils paieront plus tard avec les intérêts composés, mais qu'ils paient déjà un assez bon prix. Faut-il de plus qu'ils nous étonnent par l'incohérence grotesque de leur sensibilité (si ce mot convient) ? L'assassin de miss Cavell, le von Bissing lui-même, vient d'insérer cet avis au *Bulletin officiel des lois pour le territoire belge occupé* :

« J'ai appris que dans le territoire du gouvernement général, il existe de nombreux oiseaux, surtout des pinsons, rendus aveugles et tenus en cage. Le fait d'aveugler les oiseaux est une cruauté que je ne tolérerai pas. J'invite les gouvernements et kommandaturen à éclairer la population sur ce point et à sévir avec rigueur contre ceux qui enfreindraient cette « défense ».

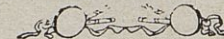
Pourquoi l'arrêté de von Bissing nous fait-il penser à la *Marche nuptiale*, où il y avait de belles choses, mais où il y avait aussi un serin mécanique qui était à jeter par la fenêtre ?



Après la fausse note allemande, la note anglaise qui est de la grâce la plus touchante et la plus chevaleresque.

Nos amis ne pensent point que nous leur saurions gré de renier aucun souvenir de leur histoire, et ils se sont bien gardés de célébrer cette année-ci avec moins d'éclat que de coutume l'anniversaire de Trafalgar.

Seulement ils ont déposé, devant le *memorial* de Nelson, une couronne de laurier, de lierre et de fleurs : *Aux braves marins français tombés pendant la bataille*.



Connaissez-vous l'exquise histoire que racontait jadis Tristan Bernard, à ses débuts, avant le *Jeune homme rangé* et le *Mari pacifique* ? Elle est, je crois, dans *Sous toutes réserves*.

Il disait : — Vendez toujours la peau de l'ours avant de l'avoir tué. C'est le seul moyen de faire des affaires. En effet, si vous allez bêtement à la chasse de l'ours et que, par bonheur, au lieu de vous faire dévorer, vous l'abattiez, lorsque vous reviendrez, ce sera avec une peau trouée, abîmée. Personne n'en voudra. Tandis que si vous dites : « Il y a là-haut, dans la montagne, en une caverne que je connais, un ours magnifique. La peau est pour vous. Seulement, j'aurai beaucoup de frais : le fusil, les munitions, un complet de chasse, etc. Sans compter les risques. Il me faudrait une avance de cinquante louis ». Vous en aurez cent, tout de suite. Et après, vous ferez ce que vous voudrez. On n'osera jamais demander de comptes à un homme qui a si peu froid aux yeux.

N'est-ce pas toute l'histoire de la diplomatie actuelle ? On offre Chypre à la Grèce. Elle se méfie. Elle sait ce que c'est... Elle y était, jadis... Mais si on lui avait dit : « Voilà. Il y a, entre Smyrne et Bagdad des pays épatants. Il y pousse du myrobolan, de la sandraque et des palmiers dattiers. On marche sur les mines d'argent. C'est pour vous, mais il faut venir les prendre, avec nous », ils seraient partis comme un seul homme !



## PARIS - PARTOUT



Moulin de la chanson, Direction  
Emile Wolff. Tél.: Gut. 40-40.

Vincent Hyspa; Marinier Paul  
Georges Arnould; Jean Deyrmon,  
[chantent,

Ainsi que Folrey; Jack Cazol

Pour ceux que les bons couplets, hantent,  
Succès pour Gros, dessinateur.

Dans la revue on bisse, on trisse

Louis Baldy, l'imitateur

Et l'on applaudit les actrices:

Yvonne Harnold et Maud Loty

Salviati plus Helly, Jane,

Car, ce Moulin, je vous le dis

C'est le Temple d'Aristophane!

Jeudis, dimanches et fêtes, matinée à  
trois heures.

Rien jusqu'à ce jour n'a donné le degré de  
perfection et les cures merveilleuses de l'Eau  
de Roses de Syrie. C'est un reconstituant unique  
de la peau, une rosée pour le teint, un baume  
pour les yeux, même pour les yeux de Bébé.

Bichara, parfumeurs syrien, 10, Chaussée d'Antin.

Pour savourer des huitres délicieuses  
allez aussi chez Lapré, 24, rue Drouot.

Voir au verso de la première page de cou-  
verture du présent numéro de La Vie Pari-  
sienne, l'annonce « Chocolats et Bonbons Pré-  
vost » gardant toujours leur vieille réputa-  
tion, mais rajeunie.

## LE PLUS JOLI LIVRE D'AMOUR

## Le Plaisir Tendre

par Marcel LAFAYE

En vente chez tous les Libraires : 3 fr. 50

(Envoi franco par la poste à toute personne qui  
en fera la demande à M. le Directeur de La Vie  
Parisienne.)

## LES GRANDS HOTELS

AGAY (Var). — "LES ROCHES ROUGES", sur la  
corniche de l'Estérel. Gd Hôtel 1<sup>er</sup> ord. Confort mod.

AIX-LES-BAINS. — SPLENDID-HOTEL-EXCEL-  
SIOR. Le plus grand confort.

BEAUSOLEIL (Alpes - Maritimes). — CASINO  
MUNICIPAL. Music-Hall, Comédies, Jeux divers.

CANNES. — HOTEL GONNET. L. Daumas, prop.,  
premier ordre.

CANNES. — HOTEL SUISSE. Quartier du Cercle  
Nautique. A. Keller.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ,  
splendide installation. J. Calvini, directeur.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDID-  
NOUVEL HOTEL.

FUMADES (LES) (Gard). — GRAND HOTEL.  
Casino-Cercle.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET  
DES TROIS COURONNES, 1<sup>er</sup> ordre. Garage.

MONTE-CARLO. — HOTEL DE PARIS. Grand  
confort moderne.

NICE. — HOTEL D'ANGLETERRE. Grand confort  
moderne. Ouvert toute l'année (prix de guerre).

VERSAILLES. — TRIANON PALACE HOTEL.  
Maison 1<sup>er</sup> ordre. Téléphone 786.

VICHY. — HOTEL ET VILLAS DES AMBASSA-  
DEURS, sur le Parc; tout premier ordre.

## Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.

Ses collections : Maîtres de l'Amour, 7 fr. 50; Coffret  
du Bibliophile, 6 fr.; Romans humoristiques, le volume  
3 fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

## Miss RÉGINA

Soins d'Hygiène. American manic. Spec.  
p. dames. M<sup>me</sup> de l'ord. 18, r. Tronchet,  
1<sup>er</sup> à dr. s. entres. (10 à 7). Madeleine.

## Massothérapie

BAINS et BAINS de VAPEUR.  
4, rue Duphot (pr. la Madeleine)

## Hygiène et Beauté

p. les Mains et Visage. M<sup>me</sup> GELOT,  
8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

## Hygienic Treatment

PAR SPECIALISTE  
23, bd. des Capucines (Opéra)

## Miss GINETT'S

AMERICAN MANUCURE  
SOINS D'HYGIENE  
13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

## Manucure

PÉDICURE. Tous Soins d'Hygiène.  
M<sup>me</sup> HENRIET, 11, r. Lévis (Villiers) et à dom.

## l'Édi-Manu

Nouvelle installation. Dim. et fêtes (10 à 7).  
6, r. Villedo, entr. dr. (pr. av. Oper. Pal - Roy)

M<sup>me</sup> LUCETTE

LEÇONS D'ANGLAIS-FRANÇAIS  
42, rue Ste-Anne, Entresol (10 à 8).

## MANUCURE-SOINS

M<sup>mes</sup> MAUD et TÉLLIG  
48, r. Rochecouard, Entresol,

## CONVERSATION

FRANÇ. p. JEUNE DAME JANE RYP  
16, r. de Berne, r.-d.-c. à g. (2 à 7).

M<sup>me</sup> DELIGNY

SOINS D'HYGIENE. M<sup>me</sup> 1<sup>er</sup> ord. (1 à 7)  
42, r. de Trévise, 3<sup>e</sup> dr. (t. l. j. et dim.)

M<sup>me</sup> IDAT

SELECT HOUSE, SALLE de BAINS, MANUCURE  
29, Faub. Montmartre, 1<sup>er</sup> s/entresol (10 à 7).



## MARIAGES

RENSEIGNEMENTS  
Maison sérieuse et parfaitement  
organisée. Relations les mieux triées  
et les plus étendues.

## ENGLISH BOOKS

Brantôme: Lives of Fair and Gallant Ladies, 2 vol: 40 fr.  
The same: Library edit. with 50 coloured plates,  
2 fine vols. . . . . 104 fr.  
Anatole France: *Thais*, 21 full paged Etching. 25 fr.  
Women that Pass, Memoirs, 2 vols. in one. 30 fr.  
The Diary of a Lady's Maid: Fine Novel, unexpurg.  
trans from the French, illust. . . . . 20 fr.  
Pierre Loti: *Love Story of a Spahi*, 7 fine Etchings,  
complete trans. . . . . 15 fr.  
Anatole France: *The Human Tragedy*, Fine, limited  
edit., hand-made pap. . . . . 12 fr.  
Anthropology (*Untrodden Fields of*), 2 fine vols,  
24 illustrations, powerful studies. . . . . 75 fr.  
Weird Women (Barbey d'Aureville), Engl. trans. of  
*Les Diaboliques*, 13 wood-engravings, 2 vols. 36 fr.  
Aphrodite (Pierre Louys), charming Novel of old-time  
Greek courtzean, only complete trans. with  
97 illust. . . . . 20 fr.  
Musk, *Hashish and Blood* (Love, War and Dreamland),  
by H. France, 19 powerful stories, 20 Etchings. 30 fr.  
The Sword and Woman, a Study of the Queen of  
Weapons, trans from the French, Fine front,  
Etched by Paul Avril. . . . . 20 fr.  
Petronius (*The Satyricon of*), complete trans. attrib.  
to Oscar Wilde, fine edit. . . . . 40 fr.  
Christian Martyrs (Tortures and Torments of) with  
46 large plates. . . . . 26 fr.  
Curious Byways of History, (complete trans. from the  
French) Fine front etching after D. Vierge. 20 fr.  
Catalogues: New and Secondhand Books free for: 0 50  
THE PARIS BOOK-CLUB, 11, rue de Châteaudun, Paris 9<sup>e</sup>

M<sup>me</sup> ANDRÉE MANUCURE-GVGIÈNE (Dim. et fêtes)  
13, r. des Martyrs, esc. dr. 2<sup>e</sup> ét. 10 à 7

Miss BREZE NOUVELLE INSTALLATION, 4, r. Fléchier  
5<sup>e</sup> face, tous les jours et dim. (2 à 7).

Hygiène PAR DAME DIPLOMÉE Experte  
2, rue Méhul, 3<sup>e</sup> s. entr. (Opéra).

JANINE HYGIÈNE. 9, rue Henner, 1<sup>er</sup> à dr. (10 à 7).  
9<sup>e</sup> arr<sup>t</sup>. Superbe installation nouvelle.

SOINS D'HYGIÈNE, FRICTIONS, par Dame dipl.  
M<sup>me</sup> DUNENT, 66, r. Lafayette, 1<sup>er</sup> sur ent. 10 à 6)

M<sup>me</sup> Andrey MANUCURE ANGLAISE. Méthode nouv<sup>me</sup>.  
47, r. d'Amsterdam, 2<sup>e</sup> à g. Dim. et fêtes.

HYGIÈNE MANUCURE. M<sup>me</sup> DILSONN  
27, RUE DE MOSCOU

BEAUTÉ MANU. SOINS D'HYGIÈNE. M<sup>me</sup> VILLA (1 à 7),  
14, fg St-Honoré (entres. dr) Eng. sp. Parl. ital.

MANUCURE HYGIÈNE. Nouvelle Installation. Miss  
DOLLY-LOVE, 6, r. Caumartin, au 3<sup>e</sup> (9 à 7)

MARIAGES RELATIONS MONDAINES; 4<sup>e</sup> année.  
M<sup>me</sup> MORELL, 25, rue de Berne (2<sup>e</sup> g.).

JANE FRICTION. Méthode anglaise, par  
7, faub. St-Honoré, 3<sup>e</sup> (Dim. et fêtes.) Experte

BAINS-MANUCURE HYGIÈNE. (Fermé dim. et  
fêtes). 19, r. St-Roch (Opéra)

MARIAGES RELATIONS MONDAINES. Renseig<sup>nt</sup> grat.  
M<sup>me</sup> VERNEUIL, 30, r. Fontaine (1<sup>er</sup> ét. g.)

LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE  
Élégante installation.  
130, rue de Tocqueville, 3<sup>e</sup> à gauche (11 à 7).

HENRY FRERE & SŒUR. TROUVENT TOUT.  
148, r. Lafayette (2<sup>e</sup> ét. à g.) Même dim. et fêt.

M<sup>me</sup> BERENICE Relations mondaines. 4, Cité  
Pigalle. Trudaine Tél. 52-21.

JEAN FORT, Libraire Éditeur à PARIS  
71-73, Faubourg Poissonnière, envoi  
gratuitement sur demande son dernier Catalogue.

Miss MOHAWK de NEW-YORK. SOINS D'HYGIÈNE.  
27, rue Cambon, 2 étage (1 à 7).  
EXPERTE ANGLAISE (Ne pas confond. avec rez-de-chaus.).

BAINS HYGIÈNE. MANUCURE. PÉDICURE. (Confort  
moderne.) 41, rue Richelieu. (Entresol.)

M<sup>me</sup> Clara SCOTT Soins d'Hyg., Beauté, Manuc. Eng.  
spoken. 203, r. St-Honoré (entr.)

Miss DAISY ANGLAIS. Unique en son genre. Renseig.  
mond. 48, r. Dalayrac, entr. 2 à 7 (Opéra)

ENIGMAS Pour tout avoir, tout savoir, tout con-  
naître. Chercheurs, curieux, érudits,  
dames; vous serez agréablement surpris en envoyant 0f. 35  
à WALTER RIGG, 70, r. de Ponthieu, Paris. (Env. s. pli clos.)

M<sup>me</sup> BOYE Experte. MANUCURE ANGLAISE. (Unique  
en son genre.) 11 bis, r. Chaptal, 1<sup>er</sup> à g.

M<sup>me</sup> Jane LAROCHE Renseign. artist. et mondains.  
63, r. de Chabrol (2<sup>e</sup> ét. gauc.)

MANUC. angl. Leç. par corresp. Mariages, Renseig.  
Curiosités. M<sup>me</sup> GUILLOU, 19, bd Barbès, 2<sup>e</sup> ét.

Miss THIRTEEN MANUCURE spéc. pour dames. Soins  
d'hyg. 31, r. Labruyère, 1<sup>er</sup> à dr.

MANUCURE Confort moderne. M<sup>me</sup> JOUFFRIEU,  
14, rue Manuel, 2<sup>e</sup> ét. (10 h. à 7 h.).

Lady EDWIG MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE  
4, r. d'Artois St-Honoré (ap.-midi) Opér.

Soins d'Hygiène Tous renseign. mondains. M<sup>me</sup> HENRY,  
2, rue Biot, 3<sup>e</sup> ét. (pl. Clichy) 11 à 7.

RENSEIGNEMENTS de t<sup>tes</sup> sortes, indicat. mond<sup>me</sup> Discrét.  
M<sup>me</sup> LE ROY, 102, r. St-Lazare, entr. (2 à 7 et dim. et fêt.)

A RETENIR  
La LIBRAIRIE des DEUX GARES  
76, Boulevard Magenta, Paris.  
Envoi franco sur demande du Catalogue de Livres.



PAGE D'AUTOMNE



LES FEUILLES TOMBENT : LES NYMPHES N'ONT PLUS RIEN A SE METTRE !